

Entretien avec Fabrice Hadjadj au sujet de la démission de Benoît XVI

"Que pensez-vous de l'acte de démission du pape Benoît XVI, acte qui est très rare dans l'histoire de l'Eglise ?

Il faut être précis sur les termes. Le code de droit canonique ne parle pas de démission mais de renonciation. La démission peut prendre un sens péjoratif, se connotant de faiblesse, de lâcheté, et même de refus de la mission que Dieu donne. La renonciation, au contraire, a des accents virils. Elle se fonde dans la force d'une abdication qui est encore exemplaire, qui est encore un acte pontifical, un acte de vicaire du Christ : elle imite Jésus qui se retire quand on veut le sacrer roi temporel.

Autre différence radicale : le pape ne remet pas de lettre de démission à un patron, au cardinal camerlingue ou à un membre supérieur de la Curie. Il n'a personne au-dessus de lui, sinon le Christ. C'est donc un acte qui a son fondement dans l'oraison, dans un cœur à cœur avec le mystère. Prétendre le juger de l'extérieur est donc une défiguration et une usurpation. Mais les journalistes n'hésitent pas à se prendre pour Dieu.

Ceux qui critiquent l'acte disent qu'on ne doit pas renoncer à la Croix, ou bien qu'un Père ne peut pas démissionner de son rôle de père. Ont-ils raison ou ont-ils tort ?

Le pape n'est pas un chef spirituel. Le chef de l'Eglise, c'est le Christ, et Benoît XVI est son vicaire. Quand nous récitons le Notre Père, nous ne nous adressons pas au Saint-Père, dont la paternité sur l'Eglise universelle est une paternité de suppléance et de visibilité, qui peut très bien passer à un autre.



Pour ce qui est de la Croix, l'argument est plus valable, et c'est la raison pour laquelle un tel acte est si rare pour l'Eglise. Le Souverain Pontife n'est pas un puissant sur son trône, il a pour vocation d'être identifié à Jésus crucifié, c'est-à-dire que son trône doit témoigner de la Croix, manifester cette faiblesse de Dieu plus forte que la force des hommes, cette folie de Dieu plus sage que la sagesse des hommes. Jean-Paul II nous en a donné un magnifique exemple : rétréci, tremblant, bavant, il déclarait au monde les droits de la vulnérabilité, il

détruisait le culte du jeunisme et de l'efficacité. Mais, justement, nous avons déjà cet exemple, toujours frais dans nos mémoires. Benoît XVI nous dévoile autre chose, une autre dimension de la Croix : celle du retrait, de l'obscurité, de l'enfoncement dans le silence. D'après le code de droit canonique, la renonciation exige une retraite absolue. Joseph Ratzinger ne tirera pas les ficelles dans l'ombre : il a choisi cette humilité profonde d'assister à l'élection d'un autre pape, de le voir gouverner d'ici-bas, du parterre, et d'y applaudir comme un simple fidèle. Cet effacement est une divine leçon pour notre temps. Elle permet même, par contraste, de ne pas interpréter le fait de mourir dans la chaire de saint Pierre, chez les papes précédents, comme un entêtement, une manière obstinée de s'accrocher à un pouvoir.

Que peut-on dire des raisons qu'il a donné : le manque des forces, le bien de l'Eglise, un gouvernement qui serait mieux fait par quelqu'un d'autre ?

Avant les motifs extérieurs, je vous l'ai dit, il y a la certitude intérieure, le face à face avec Dieu. La responsabilité n'a rien à voir avec un raisonnement mathématique. Les choix moraux ne se réduisent pas à une déduction à partir de préceptes, car les préceptes sont généraux, et le choix se joue de manière personnelle, dans des circonstances particulières. Voilà pourquoi toutes les raisons avancées, même si elles valent en elles-mêmes, resteront insuffisantes, et nous resterons devant quelque chose de singulier, d'irréductible, d'aussi insubstituable que le visage même de Benoît XVI.

Il y a toutefois quelque chose que j'aimerais souligner à propos des raisons invoquées. Le Saint-Père a d'abord observé que la charge pontificale ne se ramenait pas à une simple fonction, et qu'elle se déployait aussi et d'abord par "la souffrance" et "la prière", puis il a eu cette phrase : "Dans le monde d'aujourd'hui, sujet à de rapides changements et agité par des questions de grande importance pour la vie de la foi, pour gouverner la barque de Pierre et annoncer l'Évangile, la vigueur du corps et de l'esprit est aussi nécessaire..." Ainsi cette renonciation nous dit quelque chose à propos du "monde d'aujourd'hui". Ce monde de performance, où les êtres et les choses sont rapidement obsolètes, est devenu incapable d'entendre directement le mystère de la Croix, à travers la présence d'un pape faible, pauvre, mourant. Peut-être d'ailleurs n'est-ce pas seulement le monde extérieur, mais le monde infiltré dans l'Église, la Curie romaine, qui pose des exigences nouvelles et redoutables pour le successeur de Pierre...

Qu'est-ce que cet acte va changer dans l'Église ? Sera-t-il possible de le contourner, de faire comment si rien ne s'est passé ?

L'Église est assistée par l'Esprit Saint, dont les voies sont insondables. Voilà ce que je crois. Je crois aussi que le grain tombé en terre, enfoui, donne beaucoup de fruit. Et c'est ce qui se passera avec cet acte d'effacement : je suis certain qu'il aura une grande fécondité. Il affirme déjà que la sainteté l'emporte sur toutes les grandeurs de hiérarchies, et que le secret de Dieu vaut plus que toutes nos planifications, ce qui est, à mon avis, essentiel pour cette évangélisation nouvelle qui fut le sujet du dernier synode. Ensuite, toutes les logiques des commentateurs idéologisés : le prochain pape sera-t-il conservateur ? sera-t-il progressiste ? marquera-t-il un tournant vers la postmodernité ? etc ... toutes ces logiques ignorent qu'à travers le conclave, le pape est d'abord élu d'En-haut. Cette verticalité fait qu'il ne s'agit pas de continuité ou de rupture par rapport au pontificat précédent. Le nouveau pape sera lui aussi un suppléant de l'Éternel. Il tirera du neuf avec de l'ancien, il sera à la fois radicalement le même, car c'est le même Christ, et radicalement inattendu, car c'est toujours l'événement de la foi. "

(par Rodolfo Casadei, pour *Tempi*) :